

me consoleraï de ceux qui me manqueront ; car Sophie sera à jamais mon univers, le but, le prix et la récompense de tous mes efforts. Adieu, chère amie que j'adore.

GABRIEL.

LETTRE XIV.

août 1780.

Et toi aussi, ma douce Sophie, tu aurais, ce me semble, quelque envie de gronder le bon ange; mais ne t'en avise pas, quoiqu'il le mérite bien : car je l'ai déjà tout autant criailé, pour ma part, que si j'en avais tous les droits du monde. Voici pourtant ta lettre jointe à une de madame du S..., presque plus tendre que la tienne. Raillerie à part, sa lettre est très-bien, très-douce, très-affectueuse, très-

empressée même, et cela me fait d'autant plus de plaisir, qu'assurément elle a été vue de mon père. Elle se hâte, dit-elle, de me servir au moment où je lui en donne le droit; en conséquence elle écrit à mon oncle, à sa belle-sœur, etc. Enfin il n'y a pas jusqu'à M. du S... qui fait les plus belles protestations du monde, offre sa maison pour *lieu d'épreuve et sa présence pour caution*; ceci m'a paru un peu sot et un peu maladroit. Je commence à être vieux pour avoir des mentors et de tels mentors. Mais enfin tu vois que tu as tort et grand tort de prendre ce moment-ci pour voir en noir. Tout va bien pour moi : pour toi, tire en longueur, consulte, louvoie, et tout ira bien aussi. D. P. s'est chargé de faire finir tes affaires par mon père; et, si celui-ci s'en mêle, je te réponds que les R... ne mettront pas un mot entre deux. Ce sera notre ouvrage de septembre; mais je crois, et ce ne sera pas l'avis de madame de R..., que le premier pas est que je sorte d'ici, parce qu'il est évident que les Valdh... comprendront à ma première apparition que la faveur n'est plus de leur côté; et

tu sais s'ils sont trembleurs et rampants. Dupont veut qu'ils te donnent 4,000 livres de rente. *Basta cosi*, si l'on peut y réussir; mais j'en doute. Toujours tiendrai-je la main à ce que tu sois dans l'indépendance pécuniaire la plus complète, même de moi; de cela, et de ta liberté du veuvage, tu peux compter que je ne m'en départirai pas. Tu vois que j'espère que tu n'imiteras pas les veuves du Malabar, et que l'envie ne te prendra point de mourir le même jour que M. de Mon.... Il me paraît, au succès de la veuve du Malabar (très-mauvaise tragédie nouvelle), que ce fanatisme ne sera jamais contagieux dans notre France: je serais piqué, je l'avoue, que tu en donnasses l'exemple; et je t'avertis, pour t'en dégoûter, qu'il ne prendra point parmi les Européens. Quelle bêtise que de vouloir que le mariage, institué pour la population, serve à dépeupler le monde! et puis, vois-tu, il me semble que j'aimerais mieux mourir que d'y être condamné; car c'est en avoir la peine sans en avoir le mérite. Où est d'ailleurs la justice de faire répondre à une femme de la santé qu'on va perdre peut-

être hors du ménage? Quand le mari meurt d'inconstance, il faudrait que la femme mourût de fidélité; assurément cela n'est pas juste. Pour moi, qui trouve le mariage toujours un peu triste, je t'avoue que la perspective du bûcher ne me paraît pas du tout propre à l'égayer. Va, mon amie, nous autres hommes, nous tenons trop à la politesse, et vous autres femmes, trop à l'humanité, pour que cette loi passe jamais parmi nous. Ainsi sois tranquille; après tout il faut avoir pitié des moribonds; et en vérité les maris sont quelquefois si las de leur ménage, quand ils partent pour l'autre monde, que leur proposer de faire route avec leur femme, ce n'est pas, à beaucoup près, là de quoi adoucir l'ennui du voyage. Au reste, si tu me demandes comment une tragédie que j'appelle très-mauvaise a pu tant réussir, je te répondrai que la meilleure raison que Dupont ait pu tirer des femmes de Paris, est celle-ci: *Ah! si vous voyiez comme Larive enlève la Sainval!* Il faut te dire qu'il y a une scène où l'on arrache la veuve du bûcher. L'acteur est vigoureux, l'actrice légère; cela se fait en un

tour de main; et les dames, qui concluent très-vite du connu à l'inconnu, et qui aiment beaucoup tout ce qui ressemble à de la *vigueur*, trouvent ce coup de théâtre l'un des plus intéressants qui existent... Mais voilà assez de folies.

Tu peux être très-tranquille sur le mémoire de ma mère. Il ne paraîtra point, et M. B...., sans faire tant de bruit que D. P., a fait plus de besogne; c'est assez son ordinaire. En revanche madame de Cabris a écrit à son père toutes les horreurs qu'elle a pu imaginer sur mon compte, et, en convenant, en des termes aussi singuliers qu'insensés et indécents, qu'elle m'avait *trop aimé*, elle a eu l'indignité et la démente non moins grande d'ajouter que je n'avais jamais reçu d'elle que les plus excellents conseils, et qu'elle avait déposé en preuve *mes lettres* à elle, chez un notaire. Voilà une preuve bien convaincante.

Il n'est plus question de procès; je suis même presque (presque est bien dit) amoureux de ma femme; c'est comme qui dirait enragé, et je lui ai écrit une lettre charmante, qui pour-

rait faire le second volume d'Anacréon. Oh! je suis très-tendre, moi, quand je m'y mets; aussi me raccommode-je assez aisément avec les femmes. J'en connais une qui passait la plus grande partie de l'année à la campagne, et y jouait régulièrement la comédie; mais sa troupe, comme la plupart de celles de société, était sujette à se composer différemment, suivant les liaisons qu'elle formait à Paris dans l'hiver. Je me souviens de l'avoir vue durant un été, très-engouée d'un jeune homme d'une très-belle figure, qui remplissait les rôles d'*amoureux* dans sa troupe. Cependant l'année suivante, il ne parut plus sur son théâtre, et fut remplacé par un autre. Des voisins de campagne, qui ne voyaient la dame que pendant la belle saison, lui témoignèrent leur surprise de ce changement. Vous paraissiez si contente de cet acteur? lui disait-on. *Il est vrai*, répondit-elle; *il était assez bon pour la représentation, mais il manquait toujours aux répétitions.* — Madame de Mir... a pu dire autrefois quelque chose d'à peu près pareil; elle m'a trouvé bon pour *la représentation*, et quelquefois,

pour de fort bonnes raisons, court dans les répétitions. Mais enfin la représentation est quelque chose, et l'on peut se la rappeler avec attendrissement.

Tu crois peut-être que c'est là tout simplement une anecdote maligne que je compose; mais point du tout: cela est arrivé chez la vicomtesse de Cousage; et voici une autre anecdote de cette même société, dont j'ai été témoin. Il y avait une dame d'une haute taille, d'une figure et d'une voix *hommasses*. Les traits de son visage étaient charbonnés très-grotesquement, et elle n'était pas jeune; elle avait eu toute sa vie le goût du théâtre, et avait beaucoup d'esprit et de talents. Depuis quelque temps elle avait généreusement adopté les rôles de caractère et de femme ridicule: elle s'en acquittait à merveille; aucun rôle n'était trop chargé pour elle. Un jour qu'elle avait joué celui de la baronne de Croupillac dans l'*Enfant prodigue*, rôle qui est ordinairement rempli par un homme dans les troupes de société, un provincial, qui avait assisté à la représentation, et avait ensuite été prié à souper, passa

de la salle de spectacle dans le salon du château, en s'exaltant sur la manière dont la comédie avait été représentée. Il faisait complètement à toutes les actrices et même à tous les acteurs, à mesure qu'il les voyait paraître les uns après les autres: tout à coup apercevant la dame en question, il court à elle: *Ah! monsieur*, lui dit-il, en lui prenant affectueusement la main, *que vous êtes un grand comédien! Jamais je n'ai vu d'homme porter l'habit de femme avec plus d'aisance que vous; vous faites bien de conserver cet ajustement le reste de la journée: il vous va et vous sied à merveille.* L'héroïne prit fort bien la chose, et tu juges si nous primes bien la chose.

Tu m'ennuies avec tes rabâchages éternels, *que je me refuse, que je me refuse*; je m'accorde le plus grand de tous les plaisirs en ton absence, celui de te donner tout ce que je puis, c'est-à-dire presque rien; mais enfin ce presque rien est la borne de mon pouvoir. Mes abonnements vont toujours leur train, et je reçois de temps en temps quelques autres volumes; de quoi te plains-tu donc? Je ne puis pas tirer

de sommes un peu fortes, tant que les ouvrages ne sont pas en train d'imprimer, et, sitôt que j'aurai quelques louis d'avance, j'achèterai quelques livres dont j'ai besoin. Jusque-là tu toucheras toujours une partie de mon quartier prochain qui, j'espère, sera le dernier.

Je t'envoie aujourd'hui mon troisième et quatrième volume de Bocace, dont je suis plus que payé puisque tu en es contente, les estampes du troisième (celles du quatrième ne sont pas encore faites) et un petit manuscrit de Dupont : c'est un compte rendu du dernier salon à madame la margrave régnante de Baden. Tu me le renverras; je lui ai demandé les deux premiers morceaux qu'il a faits en ce genre, afin que tu en eusses la collection.

Tu me parles de tout, hors de ta santé, dont je suis inquiet par ces chaleurs extrêmes, et telles que l'on n'en a point vu depuis longtemps. Je te prie de manger peu de viande. Les fièvres putrides et les fièvres malignes sont singulièrement communes cette année; et il te faut éviter jusqu'aux fièvres d'accès, dont tu fus tourmentée l'année passée, et qui m'ont

tant inquiété. Pour moi, je suis assez bien, à mes yeux près, qui, tous les jours plus faibles, deviennent encore sujets à des fluxions. Mais le grand remède pour cela et tout le reste s'achemine; ainsi patience, et d'autant plus patience, que je n'en ai pas moins la force d'écrire encore plus que l'écrivain le plus occupé des *charniers*.

Je finis, mon cher amour; car, au moment même où j'écris ceci, il m'arrive un paquet de Provence, qui à cause du crochet D. P. me presse infiniment. Adieu, mon cher et tendre tout. Quoiqu'on paraisse m'imputer encore à crime en ce moment, et dans cette dernière lettre, l'amour que je professe et professerai toujours pour toi, je le regarde comme le sentiment le plus pur et le devoir le plus sacré que j'aurai jamais; ainsi sois bien tranquille sur le cœur de ton

GABRIEL.

LÉTTRE XV.

11 septembre 1780.

ASSURÉMENT, mon cher amour, notre bon ange nous a dédommagés cette fois; car j'ai, d'avant-hier au soir, ta lettre, à laquelle je ne réponds qu'aujourd'hui 11: et elle était partie depuis trois jours, et ne m'a été retardée que par l'étourderie du digne et non jamais assez loué M. de R... Bref la voici, et, si je n'y ai pas répondu plus tôt, c'est qu'il m'est parvenu en même temps des lettres de Provence et du Bignon; car ma sœur répond très-exactement, et tu comprends bien que je mets du soin et du détail dans mes réponses, parce que je les regarde comme des lettres écrites à mon père. Au reste celles de madame du S... sont d'un ton très-convenable, assez tendre, et paraissent

d'aussi bonne foi que la nature du terroir peut le permettre. Notre ange a paru très-édifié des talents que notre famille développe pour la population; car madame du Saillant, dans l'état de situation de ses enfants, qu'elle m'envoie, m'a parlé de cinq morts et de trois ou quatre vivants que je ne connaissais pas. J'ai dit modestement à mon bon ami que ma douce et timide Sophie pourrait, au besoin, certifier que les talents pour la population n'étaient pas tombés en quenouille dans ma famille, et j'ose me flatter que tu ne me démentiras pas. Ma sœur m'a appris en même temps qu'elle avait fait recevoir deux chanoines à Maubeuge, et cela m'a fait plaisir; car, comme les preuves excessivement fortes que ce chapitre exige sont nécessaires du côté de la mère comme du père, cela me montre que mon père a enfin mis ses papiers en règle. Ce n'est pas une petite preuve de l'ascendant de M. du S... sur lui; car j'eus toutes les peines du monde à obtenir communication de nos papiers et permission d'y travailler, lorsqu'il me fallut monter dans les carrosses, genre de preuves

très-difficile par les formalités requises, mais qui ne remonte pas, à beaucoup près, si haut que celles de Maubeuge. L'A. D. H., qui a beaucoup d'orgueil, en a mis à regarder avec dédain toutes preuves de noblesse; c'est assez mal vu. En général c'est un étrange aveuglement (et c'est le sien) que d'user contre soi-même des forces suffisantes pour conduire à tout. Voilà à quoi mon père m'a forcé et s'est voué lui-même. Son crédit, qui ne lui a servi qu'à faire du mal, a anéanti sa maison, au lieu de la charger des illustrations qui seules lui manquent. Cela est bien cruel, quoique j'en sois tout consolé; mais je ne comprends point comment certaines familles s'aveuglent à ce point. Qu'est-ce qui fait le soutien d'aucunes d'entre elles à la cour? c'est qu'elles s'entendent toujours pour la cause commune, ce qui n'empêche point les petites querelles intestines. Mais jamais vous ne les verrez se diviser pour un objet qui doit intéresser l'ensemble. S'agit-il de pousser, soutenir, faire obtenir une place? toute la famille concourt. Les Rohan, les Noailles, les Talleyrand, etc.

les Noailles surtout, sont fourrés partout, chez le roi, la reine, Monsieur, Madame, à la cour, à l'étranger, dans la robe, jusqu'aux insurgents (La Fayette)... Il n'y a cependant que ce moyen d'aller.

Au reste, il paraît que mon père a renoncé à toutes vues d'ambition pour nous. Il dit qu'il ne veut plus que *repos et sûreté*, et c'est pour trouver ce repos, qu'il continue son procès contre ma mère. M. B... me mande que lui et son patron comme lui, pensent que moi seul pourrai arranger cette affaire qui ronge ma fortune. Je crois en effet que, si quelqu'un le pouvait, ce serait moi; mais je commence à douter très-fort que quelqu'un le puisse. Il y a trop de vexation d'un côté, trop de souffrances et de légèreté de l'autre, et de tous deux trop d'acharnement et de mauvais conseils. Quoi qu'il en soit, j'en ai parlé nettement à madame du S..., qui s'est énoncée sur cet objet avec beaucoup d'hypocrisie, mais assez clairement pour qu'il me soit très-évident que cela tracasse et inquiète mon père plus qu'il ne voudrait en avoir l'air. Pourvu

que ma mère ne me mette point en jeu, voilà tout ce que je lui demande en ce moment.

Quant à la Cabris, mon inquiétude est médiocre, quoique je la fasse très-grande au Bidoire, quoique je la fasse très-grande au Bidoire. 1° Il y a bien long-temps qu'il en est question, et, comme le remarque M. B..., l'effet est loin d'avoir suivi la menace; 2° il faudrait que cette femme fût tout aussi folle que perverse; car il n'y a pas une de nos lettres qui ne pût la perdre; 3° ce serait d'ailleurs se donner aux yeux du public la tache éternelle de la plus horrible trahison, du plus atroce abus de confiance, et les scélérats même ne veulent pas passer pour tels. Avec tout cela, il n'y a rien qui ne soit à craindre de ce fouillis; et c'est encore là un grand malheur attaché à ma situation; car, si j'étais libre, Briançon et Gruelle craindraient trop pour leur peau (à moins qu'ils ne me fissent assassiner, ce dont celui-là est très-capable), pour me pousser à un certain point. M. B... m'a bien promis tous ses soins et son activité. Cependant, comme il dit très-bien, il n'y a point d'autorité au monde qui puisse s'engager à

empêcher des impressions anonymes, ni même à en arrêter totalement la circulation; on sait que les défenses même produisent ordinairement en ce genre l'effet contraire de celui qu'on en attend.... Mais, je te le répète, je crois que tout cela sera la montagne qui enfante une souris.

Mon amie, comme dans le fait madame de R..., avec toute sa *fierté*, a laissé mon père payer toutes nos dettes en Hollande; comme je sais qu'elle lui a écrit il y a peu de temps pour appuyer une demande étrangère à toi auprès de M. de Maurepas; comme j'ai vu tout le conciliabule Dijonnais assez rampant dans tout ce qui est affaire d'intérêts, je t'assure que je ne mets point du tout en doute qu'au moment où mon père fera des mouvements pour accommoder ton affaire et surtout pour te faire remplir ta bourse, ils ne soient très-complaisants et très-souples. Je crois bien qu'ils ne consentiraient point à ta liberté pleine et entière: tu ne peux pas l'espérer du vivant de ton mari; mais elle n'entraînera que peu ou point de difficultés, lui mort, ton affaire

accommodée, et ma marche assez décidée pour que l'on soit bien persuadé que je ne suis plus à craindre. En un mot, tu n'as qu'une chose à faire, c'est de gagner du temps. 1° Tu te donnes ainsi le coup-d'œil de la déférence pour ta mère et le droit de te plaindre, si rien ne se fait par eux ; 2° tu me donnes la marge nécessaire pour prendre le timon, et intéresser ma famille à cette affaire qu'il est de son honneur de terminer ; 3° tu évites des débats qui, en donnant de l'humeur à ta mère, pourraient rejallir sur moi et fournir des prétextes à de nouveaux délais, prétextes qu'on saisirait, car mon père n'est point du tout pressé ; il est comme tous les vieillards, il s'endurcit, et croit vivre éternellement. Hélas ! qu'à cet âge on a tort de retarder à se mettre en paix avec sa conscience, et à faire les choses importantes à sa famille ! une attaque d'apoplexie, la mort, ce mur d'airain contre lequel tous les projets humains viennent échouer, vient endormir pour jamais le vieillard téméraire qui n'a pas voulu se réveiller.

Ta mère a été bien instruite ; car Dupont

m'a parlé, il y a plus d'un mois, de la trame-Cabris. Mais je soupçonne qu'elle ne sait sur cela que ce que mon père lui en a dit. Cependant ta sœur la chanoinesse est à Paris, où, par parenthèse, elle parle assez peu convenablement de toi, et tu connais son naturel *furet*. Ainsi ce peut être par elle que madame de R... a eu connaissance des menaces-Briançon. Il m'a paru de ta fanatique de sœur, qu'après avoir été par ses duretés et ses maladresses le principal artisan de tes malheurs, elle ait encore la lâche cruauté de te déchirer.

Je crois pour cette fois que nous avons bien deviné et que mon quartier de septembre sera le dernier ; autrement il faudrait qu'il y eût un cruel révers dans mes affaires ; et certes je serais à bout. A propos de ce quartier, combien veux-tu que le bon ange t'envoie ? Tu es une petite créature bien rebelle et bien indocile ; il faut t'arracher ces sortes de demandes ; ainsi donc ce n'est pas en tout que tu es curieuse des plaisirs de ton ami.

Je t'envoie aujourd'hui mon cinquième et dernier volume de Bocace : je souhaite que tu

en sois contente autant que des autres; et je t'assure que je suis enchanté d'être débarrassé de cet ouvrage, d'une exécution beaucoup plus difficile qu'on ne croit, et qui m'a donné sûrement plus de peine qu'il ne me rapportera d'honneur ou de profit.

Le *salon* de D. P. est joli; cependant son style a un peu d'afféterie. Pour dans ses lettres, il y met du verbiage, et si je lui laisse faire toutes celles à mon père et à mon oncle, c'est que je veux qu'il soit, jusqu'au bout, responsable de l'événement dont il s'est porté caution.

Tu en parles bien à ton aise! *dicter à mon écrivain*.... Eh! mon joujou bon, M. de Rou... croirait l'état perdu et l'Europe en danger si mon écrivain entrerait ici; il ignore même que j'en aie un; et je n'ai jamais osé demander à M. B... de me solliciter la permission singulièrement utile à ma santé et à ma vue de faire entrer cet homme; permission qui, sous un Guyonnet, n'aurait pas souffert la moindre difficulté, de peur d'attirer une tracasserie à ce digne M. B... qui a déjà eu assez à lutter pour me défendre, et qui de sa nature est un homme

de paix. Enfin imagine, par un exemple récent, à quel point ce malheureux fou porte la méfiance et la tyrannie. Un porte-clefs à qui M. B...., à ma prière, a rendu un grand service, va à Paris; M. de R.... le charge d'un paquet pour la police, et lui défend trois fois de *parler à M. Boucher*, ordonnant expressément que le paquet soit remis au portier de son bureau. Ainsi cet homme, selon l'opinion de M. de R...., n'a pas le droit de parler au chef de son département! Tu remarqueras que ce porte-clefs est un de ses gens qu'il a placé ici, son confident, son favori, etc.: juge des autres.

Adieu, mon amie, si chère, si tendre, si aimable, si estimable; je t'assure qu'au fond de leur cœur ils approuvent ma passion, et ne s'attendent pas qu'un sentiment si juste, si sacré, si éprouvé, s'affaiblisse jamais dans mon cœur. Oh non! il en est l'aliment et la vie. Ménage ta santé, chère amante. Mon estomac est très-délabré, et j'ai eu quelques accès de fièvre; mais la chute des chaleurs me rend du ressort, et tu peux n'être pas inquiète. Prends bien garde aux fièvres d'automne: ne te médicamente pas

trop ; mais sois sobre et crois que l'hygiène est la seule vraie médecine. Adieu, ma Sophie-Gabriel que j'adore.

GABRIEL.

L E T T R E X V I.

9 octobre 1780.

J E reçois aujourd'hui 7 ta lettre du 1^{er}, mon tendre amour ; ainsi tu vois que le bon ange n'a pas mis ma patience à une aussi longue épreuve que la tienne. J'imagine qu'il commence à se douter que ce n'est notre vertu favorite ni à l'un ni à l'autre ; mais cette fois il a eu un bon motif (et il n'en a jamais d'autres), un motif obligeant pour te faire attendre. Il sait mes affaires dans la crise ; il en attendait le dénouement, afin de t'épargner des incertitudes et de te donner une joie pure. Ce

dénoûment est, en effet, à peu près décidé ; et, sans pouvoir te dire ni le jour ni la semaine où je sortirai d'ici, tu peux du moins regarder l'affaire de ma liberté comme décidée. Mon père a eu à ce sujet une longue conversation avec Dupont, où il a mis infiniment de bonté et de dignité. Après avoir interpellé son honneur sur ce qu'il pensait réellement de moi, sur mes dispositions et mes projets, il lui dit nettement qu'il n'attendait, pour m'envoyer chez un de ses amis, que la certitude que M. de Marignane, à la nouvelle de ma liberté, ne commencerait pas un procès en séparation. Il est assez singulier que l'on parle encore d'un tel procès, tandis que l'on assure que madame de Mir.... remue ciel et terre auprès de mon oncle et de son père en ma faveur : je ne comprends pas, et je l'ai dit nettement au Bignon, comment un père croit avoir le droit de contraindre sa fille à plaider contre son mari, et comment une fille peut s'y laisser forcer. Mais enfin mon père, d'après le caractère connu de mon beau-père et de sa belle-fille, n'en est pas moins sage de vouloir tenir

cette assurance, d'après laquelle ma réunion avec sa bru, qui, comme tu sens bien, est le vrai but auquel il aspire, devient certaine et peu tardive. Or, sa conversation avec Dupont est déjà de vieille date; on l'a fait rester quelques jours de plus au Bois-des-Fossés, afin d'être le porteur de la nouvelle: le 1^{er} octobre elle n'était pas encore venue; je ne sais pas si elle l'est depuis. Dupont a dû partir mercredi ou jeudi pour Paris, et doit y être d'avant-hier ou d'hier, auquel cas je le verrai aujourd'hui ou demain: voilà où nous en sommes. C'est à Pompignan, près de Montauban, où je vais sous un autre nom; dans une magnifique terre de ce M. le Franc de Pompignan, que sa Didon, ses poésies sacrées, et les satires de Voltaire ont rendu si célèbre. Il y a sûrement quelques singularités dans cette destination, ce changement de nom, etc. Mais, au fond, mon père se conduit dans ce moment à miracles. Il harcèle son frère, il excite tout le monde à me servir, il paraît revenu de la meilleure foi du monde, et cela est bien beau, s'il a réellement cru l'inférieure accusation dont

on a osé me souiller, et que je n'ai apprise qu'avec les nouvelles ci-dessus. Imagine qu'il y a eu des âmes assez atroces pour écrire à mon père, *dans des lettres signées*, que j'avais le projet d'attenter à sa vie, et qu'on le lui a assez répété pour que ses amis, non moins imprudents que les accusateurs sont abominables, l'aient forcé à quitter dans ses courses du matin un gros bâton noueux de bois de fer qu'il portait de toute éternité, comme un signallement trop reconnaissable..... Oh! quels monstres nourrit l'espèce humaine! M. B.... m'a demandé s'il était vrai que je me fusse porté à d'aussi effroyables menaces... c'est la première fois que ce digne ami a navré mon cœur: cependant je trouve la question assez simple; car il est aussi impossible à un honnête homme d'imaginer qu'on ait inventé une telle calomnie, que de supposer qu'un fils ait pu méditer un tel crime. Pour moi, je désire d'ignorer à jamais l'auteur de cette accusation; car je crois que je ne serais pas maître de ne me pas venger. Mais il faut convenir qu'un tel coup porté dans le cœur d'un père y fait une impression

profonde qu'il est bien rare de voir cicatriser. Enfin il s'est montré père, et ton Gabriel sera bientôt libre. Hélas! tu sens bien que cette liberté sera très-mutilée; qu'elle ne peut en aucun sens le rapprocher de toi pour le moment; que la plus extrême prudence, la circonspection la plus déliée, et, pour tout dire, de très-grands sacrifices sont indispensablement nécessaires pour ne pas hasarder tout l'espoir de notre bonheur à venir. Tu sens et combien de confiance je dois chercher à inspirer, et combien je m'attends à être observé de près et de plus d'un côté. Les R.... seront au guet, M. de Marv.... ne cherchera qu'un prétexte. Les Grasse épieront tout pour tout envenimer; mon père veillera, et c'est tout simple. Tout nous invite donc à la résignation. Je continuerai de t'écrire par le bon ange, plus souvent, comme tu crois bien, mais sous son inspection, afin que l'on ne puisse me jeter aucun chat aux jambes. Chère amie, je connais trop ta tendresse délicate et désintéressée, l'opinion que tu as de ton amant, et la confiance que tu lui as toujours montrée, confiance dont jamais

il ne fut plus digne, car de si longues et si cruelles épreuves centuplent la tendresse, lorsqu'elles ne la lassent pas, pour craindre que tu aies la moindre inquiétude; tu nous ferais à tous deux une trop grande injustice.

J'ai été interrompu ici par Dupont qui m'a apporté de volumineux plans de conciliation avec ma mère, que l'on voudrait que je fisse réussir ici, au donjon de Vincennes, par des allées et venues de ce charmant donjon à ce charmant St. Michel. Cela est absurde et fou, et cependant proposé de la meilleure foi du monde: j'en ai montré tout doucement les inconvénients, et en même temps j'en ai proposé un bien plus plausible. Il serait question de me laisser à Paris incognito et caché pendant trois semaines, avant que de m'envoyer à ma destination quelconque; je dis quelconque, parce que, M. de Pompignan venant d'avoir une attaque d'apoplexie, il est très-douteux qu'on persiste à m'y envoyer.

Les preuves de Maubeuge et de Remiremont sont les plus fortes de l'Europe. Quant aux honneurs de la cour, il ne faut prouver que

de 1400 *inclusivement*. Mais, comme cet *inclusivement* suppose la nécessité de reculer beaucoup dans le XIII siècle, parce que l'on ne reçoit ni anoblissement, ni robe, etc., et que l'on veut noblesse immémoriale; comme en outre on ne reçoit que pièces originales, les preuves de la cour sont excessivement fortes. Il est arrivé de là précisément ce que tu dis, c'est qu'on a recouru à la faveur, et que j'ai vu des gens de la plus haute naissance attendre des années entières que leurs preuves fussent faites, tandis que des espèces montaient dans les carrosses. Cela me serait arrivé, à moi, si le maréchal de Noailles d'aujourd'hui, ennuyé des longueurs de Baujon, n'eût fait écrire une lettre de commandement à Chérin d'en finir; mais il est vrai que mon père n'avait point daigné faire un pas.

Dupont me parlait beaucoup hier des vues d'ambition de mon père sur moi, qu'il croit, dit-il, capable des plus grandes choses comme des plus mauvaises. Il se trompe assurément sur un de ces points comme sur l'autre. Mais enfin je demandais à Dupont pourquoi, en ce

cas, il ne se dépêchait pas, et s'il comptait retrouver toujours une circonstance telle que celle d'être ami du premier ministre, qui est de 1701, et qui dans ce moment est assez malade. A cela Dupont a répondu que mon père était infiniment persuadé que le cardinal de Bernis succéderait; qu'il était bien plus sûr de M. de Bernis, son parent, son ami de tout temps, dont il avait eu les plus précieux secrets, qu'il ne pouvait l'être de M. de Maur....; qu'ainsi il croyait que je jouais dans le fait à qui perd gagne. J'ai des raisons particulières de penser que cette spéculation n'est pas bonne. Au reste, je puis me tromper; mais ce en quoi je ne me trompe point, c'est que je n'ai plus d'ambition, et que si seulement je pouvais faire donner une bonne place à M. B.... et une à D. P., qui au reste a de quoi patienter, lui, ce que le premier n'a pas, mes vœux seraient à jamais comblés.

Si ce que ma sœur me mande est vrai, à savoir que ma mère a refusé de souscrire à l'arrangement proposé par sa famille, dans l'assemblée de laquelle mon père n'avait pas

voulu avoir un seul représentant, il me paraît qu'elle a tort. Mais c'est en lui donnant raison que je pourrais la ramener.

Madame de R... fera, je crois, ce que mon père voudra; et, si cela est, tout ira bien. Mais il faut que, jusqu'à ma liberté, je ne parle pas beaucoup de ce point, celui de tous cependant qui m'importe le plus. Dupont y veille, et avec un grand intérêt pour toi. Mon père compte proposer à madame de R... de te l'envoyer : tu feras bien de ne donner de plein pouvoir à personne, mais de te prêter beaucoup. Dupont a dit quelque chose de fort plaisant sur tout cela à mon père. « Mais, disait celui-ci, madame de R... dit qu'elle a toujours fait ce qu'elle a voulu de sa fille, quand elle n'a pas correspondu avec le comte. — Eh bien! a répondu Dupont, en faisant la révérence, madame de R... sauf respect, ne sait ce qu'elle dit; car ils n'ont jamais cessé de correspondre. » Mon père a ri, et moi j'ai dit à Dupont : Mais voyez quelle folie ! Combien de temps faudra-t-il à cette femme pour être convaincue que sa fille ne veut que ce que je

veux ? C'est donc à moi qu'il faut faire vouloir; or très-certainement je voudrai tout ce que l'on me démontrera être son avantage. Mais il est vrai que je suis aussi difficile à tromper sur les intérêts de ce que j'aime, qu'aisé à induire en erreur sur les miens.

Mon amie, M. B... voudra bien t'envoyer un louis, s'il l'a à moi, et nous te préparerons une pacotille qui ne peut pas te manquer. Mon état de situation est très-géné, parce que j'ai su que l'on me destinait 100 louis de pension, dont 25 payables le jour de ma sortie, et que l'on ne me donnera pas, indépendamment de cela, une seule chemise. Or je suis tout nu, et outre quelques avances que je dois à mon porte-clefs, il faut bien lui donner une preuve de reconnaissance : il me faut aussi achever de payer mon écrivain, pour qui tu me ferais un grand plaisir de chercher une place quelconque, fût -ce de clerc de notaire.

Il faut bien que j'emploie quelques louis à me vêtir, et si M. Br... ne tirait pas un paiement du libraire, je serais très-embarrassé.

Mais en en tirant ce que je lui ai demandé, je ferai aisément face à tout.

Oui, mon bon ange m'a envoyé un jabot de toi, qui m'a étonné, quelque accoutumé que je sois aux prodiges de ton adresse. Si tu veux m'expédier vite les manchettes, ce sera assurément de long-temps la plus belle pièce de ma garde-robe, et dans tous les temps la plus chère.

Prends bien garde à ces flux de sang, ô mon ange ! c'est une épidémie fort dangereuse et quelquefois très-funeste. C'est heureusement la fin de l'automne qui est le grand remède ; mais je te prie à genoux d'être très-sobre sur la viande et les fruits. La du S... est assez malade, et malgré cela m'écrivit de très-longues lettres : c'est une bonne enfant.

Ne me parle ni de cette guerre ni de ses suites, qui effraient les âmes les plus cuirassées, les plus égoïstes. C'est un trop grand chagrin pour un cœur sensible que de s'arrêter sur la contemplation de tant de maux qu'il ne peut ni soulager ni guérir.

Je t'envoie les deux autres salons de D. P., dont un m'a paru très-supérieur aux autres, je veux dire celui de 1773.

Je suis enchanté que mon cinquième volume t'ait fait plaisir. C'était le plus ingrat de tous. Je crois que cet ouvrage se peut lire du moins, et Bocace n'était pas lisible dans notre langue. Je suis après quelque chose d'un sérieux fort plaisant ; mais je suis tellement écrasé de mes correspondances, que mes yeux et mes forces succombent. Par exemple, il est de fait qu'aujourd'hui j'écris depuis trois heures du matin : il est une heure après midi, et je n'ai pas diné, parce que je souffre de l'estomac. Mais enfin nous voyons le terme, car je ne peux pas dire le but. Je n'en ai qu'un, tu le connais, et j'en suis fort loin encore. Mais que de forces ne donne pas un amour tel que le nôtre, et combien ceux qui ont cru nous décourager, connaissent peu les ressources des cœurs sensibles ! Adieu, mon amant ; tu sais quel est celui qui t'appartiendra à jamais.

GABRIEL.

Je crois t'avoir dit dans ma dernière lettre, qu'il n'y a plus rien à craindre de Briançon, et quels nouveaux services nous a rendus à cet égard l'actif et bienfaisant homme qu'à tant de titres nous appelons notre ange tutélaire.

LETTRE XVII.

21 octobre 1780.

QUE ta lettre est tendre, chère Sophie ! qu'elle est bien empreinte de cette douceur pénétrante qui te gagne tous les cœurs ! qu'elle est bien de toi ! Ah ! oui, tu es et tu seras toujours toi, c'est-à-dire la plus précieuse des amies, la plus incomparable des amantes. Tu crois à l'amour éternel de Gabriel ! Ah ! je ne m'en étonne pas ; tu portes trop bien au fond de ton ame la conviction que celui qui reçut

de tes mains le bonheur n'en peut désirer un autre ; que qui tu aimes ne saurait aimer ailleurs, et qu'il n'est plus pour moi qu'une femme ; que ton sexe est pour mon cœur composé de toi seule. Il faut que les autres hommes se fassent d'étranges idées de l'amour. Dupont, qui connaît toute l'étendue de ma passion, et qui, loin d'en être étonné, s'y intéresse et l'approuve, n'en paraît pas moins fort inquiet que d'autres me fassent faire des folies. Il faut, pour t'expliquer cela, te donner notre état de situation. 1^o M. de Pompignan revient à Paris, et par conséquent le voyage de Pompignan est rompu. 2^o Les déesses du Bignon ont conçu le projet noble et convenable de se servir de moi pour finir ce triste procès, qui divise depuis si long-temps les auteurs de mes jours. Ceci, combiné aux circonstances, a suggéré beaucoup d'idées. D'abord on a voulu que, restant au donjon, mais en sortant pour négocier avec ma mère, je profitasse de l'émotion que doit lui inspirer ma situation actuelle, pour arracher d'elle un accommodement dont le prix fût sa liberté et la mienne.